

# 1

Il y eut un soir, il y eut un matin... Et la lumière fut !

## 2

Je...

Voilà un mot intéressant. Et pourtant, il n'a l'air de rien. Deux petites lettres toutes simples. Dont une dont Georges Perec, un voisin écrivain aimant les choses de la vie, avait fait le pari de se priver. Audacieuse entreprise. Entraînant la disparition. La disparition du « e ». Imaginez l'émoi ! Je me souviens de l'enquête et de sa conclusion. Sans « e », il reste le « j ». Sans eux, il reste le moi. Moi ! *Das ich* !

### 3

« Je »...

Je suis un sujet. « Je » est le sujet de l'action de penser. Et je le prouve ! « Je » est un pronom personnel. « Je » est mon pronom personnel. À moi, je. Je suis « je ». « Je » qui est le sujet de l'action. Et pas de n'importe quelle action ! Pas d'une action vile et vaine ! Oh non ! Une action haute et saine ! Celle de penser ! De penser ! « Je » pense. Je pense ! C'est irréfutable. Le vrai ne saurait mentir.

## 4

Je pense.

Je pense donc je suis.

Je suis. Le cousin René, fin d'observateur de ses contemporains entre deux parties de cartes, peut en témoigner. Je suis. Nul besoin de mettre en doute cette affirmation. Nul besoin d'en discourir ou d'en débattre. Nul besoin de m'enfermer dans une pièce close pour le prouver. Nul besoin d'appeler Rouletabille ou Philo Vance, certes bons détectives mais en ce cas inutiles, pour élucider un mystère qui n'existe pas. Je pense. Je suis un sujet pensant. Bien que je ne sois pas un roseau. Ni un chêne. Personne ne peut affirmer le contraire. Et même si tel était le cas... Je ne romprai ni ne plierai face à de simples opinions ! Moi non plus ! Personne ne peut refuser l'évidence ! Pourtant, un doute affreux me hante : cesserais-je d'exister si je cesse de penser ?

## 5

« Je »...

« Je » est un pronom singulier. Je suis singulier. Je suis un être singulier et simple. Simple et méthodique. Singulier parce que « je ». Parce que je suis. Simple surtout parce que je pense de manière simple. J'identifie un fait. Je lui accorde une cause et une finalité : moi et moi. Moi, l'alpha et l'oméga de ma pensée. Moi, le sujet pensé de ma propre pensée. Moi, parce que je le vauds bien. Méthodique aussi parce que mon enchaînement démonstratif est implacable. Tel un félin, je bondis sur mon idée. Je l'attrape, je la peaufine, je la savoure. Certains diraient que je suis en réalité difficile. Du tout. Je serais plutôt un félin gourmet. Friand d'idées trois étoiles. Avec ou sans persil.

## 6

Je pense... Parfois je me demande si cela sert à quelque chose. Je remets systématiquement en cause la pensée produite. De manière simple et méthodique. Je commence par méditer. Puis je m'interroge sur la pertinence de ma pensée. Sur sa logique. Sur son expression dialectique. J'émetts alors l'hypothèse de m'être trompé. Puis je me mets à douter de tout. D'absolument tout. De mes connaissances comme de mon ignorance. À tel point que je finis toujours par douter que je doute. Alors seulement, je parviens à être certain de posséder cette extraordinaire faculté de douter. Dont je ne doute jamais de l'existence. Je constate donc, sans surprise, que je suis en accord avec moi-même. Parce que je ne saurais me déjuger.

Je suis né un jour.

Ce jour-là, je suis né au monde, aux autres et peut-être aussi à moi-même. Ce jour-là, j'ai dû tousser, expectorer, peut-être éternuer. Je n'en ai aucun souvenir. Mais je sais que l'événement s'est produit. J'en ai pour preuve que je suis présent. Présent depuis un jour passé. J'aurais gardé de ce jour un traumatisme. Tonton Otto, qui pourtant n'était pas là, m'a décrit comme né tremblant d'anxiété, éprouvé par la séparation. « *The* » séparation. Celle dont personne ne se remet. Celle qui crée l'amer. Celle qui fait de sombres héros. Je n'arrive pas à croire que tonton Otto ait raison. Mais il n'en démord pas. Il affirme que j'ai refoulé ce ressenti. Je ne comprends pas pourquoi il s'entête. Alors qu'il a dix fois tort. Je n'ai aucun trouble de la pensée. Je m'en rendrais compte. Je suis persuadé que le jour de ma naissance a été le plus beau de ma vie. Bien que je n'en aie aucun souvenir. Peut-être en est-ce la raison ?

Je suis né un jour et, depuis, j'improvise.

Ce jour-là et les suivants, j'aurais émis des sons pour manifester ma joie, ma colère, mon appétit. Des sons à l'attention de cet être mobile et réactif, un peu étrange mais attentionné, que j'aurais pris pour le prolongement de mon être. Ce n'est pas moi qui le dis. Je ne m'en souviens pas. La Grand-tante Mélanie, qui a dû expérimenter cet accaparement, le dit. Elle est persuadée que je me serais longtemps confondu avec ma mère. Surtout au moment de passer à table. Et que j'aurais longtemps cherché à m'en nourrir. Quelle étrange affirmation ! Pourquoi aurais-je agi ainsi ? Au nom de quoi ? De la rose ou du chou ? Je ne me nourris que d'idées ! Pourtant, il faudrait croire que non. J'aurais même refusé de partager la moindre parcelle de ma mère. Ni avec Guillaume, mon cousin d'Angleterre, ni avec les garçons. Je n'en ai aucun souvenir. Les faits sont, quoi qu'il en soit, prescrits. Le Grand-oncle Sigmund, jamais avare de remarques déconcertantes, assure que je n'ai pas dépassé ce stade ! Et Roy Lewis, ce drôle d'anthropologue qui prétend être mon aïeul, tente de me persuader que j'ai mangé mon père ! Je ne comprends absolument pas ce que ces deux-là me disent. Mais peu m'importe ! Car quand l'appétit va, tout va !

Je dois me confesser...

Je me décris comme un être qui, depuis sa naissance, déploie ses pensées dans l'espace et le temps. Or... J'avoue... Je n'ai pas toujours pensé... Difficile d'y croire ! Martin Heidegger, un voisin qui vit hors de l'être et du temps, soutient que la rose, sans raison, fleurit parce qu'elle fleurit. Admirable découverte ! Je le pense sans ironie. Mais non sans perplexité. De quoi la rose est-elle le nom ? Comment se penser incapable de penser ? Et pourtant... J'ai dû être bien embarrassé durant cette période primaire où j'étais incapable de... Incapable... Car si dès le premier jour, j'ai eu la possibilité de penser, je n'en avais pas encore le pouvoir. Écart abyssal de situation dont je n'avais pas encore conscience. Cette pensée m'angoisse profondément. Comme si le vide qui existait alors pouvait ressurgir à tout instant et me plonger dans un abîme. Crépusculaire. Je préfère les cimes. Sans accent circonflexe.

## 10

Un jour, je me suis mis à penser.

Me suis-je seulement rendu compte que je me mettais à penser ? C'est peu probable. À croire que j'ai d'abord pensé dans une caverne. Je n'avais pas encore conscience que les objets, les situations, les phénomènes demandent à être pensés. Comment alors les abordais-je ? Poliment sûrement. Prudemment sans doute. Inconsciemment certainement. Probablement réagissais-je à l'origine comme mû par une forme de réflexe ? Le pensable ne s'est rendu accessible que progressivement. Presque malgré moi. Qui balbutiais mes idées.

Je ne suis pas passé instantanément de l'obscurité à la lumière. Aucune illumination ne m'a saisi. Je ne sais même pas comment j'ai découvert que je pouvais penser. Ce mystère m'obsède. Car, après tout, peut-être aurais-je préféré ne pas penser ? Mais elle est apparue ! Quelle a été cette première pensée consciente ? Quelle forme avait-elle ? Quelle était sa couleur ? Tant de questions sans réponse !

Désireux de m'aider, mon ami Aristote m'invite à penser la première de toutes les pensées. Une pensée, motrice de toutes les autres. Une pensée mère. La proposition est séduisante mais je ne crois pas en l'exis-

tence d'une telle pensée. Je pense qu'aucune pensée n'a commandé mon premier acte de penser. Ni par impulsion, ni par automatisme mécanique. Je n'ai à aucun moment décrété que je voulais penser. Alors comment cette première pensée est-elle apparue ? C'est un mystère ! Et je cherche. Je la cherche... Sans relâche.